

NOUVEAU  
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

PARIS est maintenant désert; les élections attirent en province tous ceux à qui la politique offre quelque intérêt, et les plaisirs de la chasse y retiennent les désœuvrés qui ne prennent aucune part aux affaires publiques. Les femmes y suivent leurs maris; d'ailleurs ne serait-il pas affreux de se montrer dans la capitale à une époque où tout le monde a pris son essor, depuis le grave magistrat jusqu'au petit-maître. Pendant ce mois de septembre, si fatal à l'esprit de nouveauté, tout demeure en stagnation dans les domaines de la mode. Cependant ses ministres ne restent pas, dit-on, dans l'oisiveté; mais en diplomates habiles, toutes leurs transactions sont ensevelies dans le mystère du cabinet, et si parfois ils nous ont admises dans leur conseil, il ne nous appartient pas de divulguer d'aussi importants secrets. Aucun changement



ne s'est par conséquent opéré dans les mises adoptées depuis le milieu de l'été. Les reines-marguerites ou des fruits sont toujours l'ornement des chapeaux. Les schalls de gaze-cache-mire ont conservé la même vogue. On porte, à la campagne, beaucoup de robes de baptiste écrue; quelques-unes garnies en ponceau produisent un effet charmant.

L'on a aperçu dans les champs, des individus dont la marche est gênée par des petits souliers et des guêtres étroites; leur habit vert, arrondi sur le devant, comprime leur poitrine; toutes les articulations de leur cou se trouvent arrêtées par leur cravate; un chapeau gris couvre leur tête, et ils ne quittent point le fidèle lorgnon, qui, heureusement pour le gibier, ne fait pas dans les campagnes plus de victimes que dans les salons de Paris. Ce sont là des hommes à la mode.

On verra bientôt du scandale. On assure que Dame nature, outrée de voir ses productions les plus belles circuler dans le monde sous le nom de M<sup>r</sup>. Redouté, va porter plainte contre lui en *contrefaçon*. On ajoute qu'elle apporte à l'appui de ses réclamations des pièces justificatives, et que certaine rose et certaine tubéreuse (1) vaudront à M<sup>r</sup>. Redouté une condamnation avec dommages et intérêts. Si les auteurs pillés imitaient cette susceptibilité, que deviendraient la plupart des écrivains du jour?

## THALYSIE,

ou *Système physique et intellectuel de la nature*, par  
J. A. Gleizès (2).

AMIS des lettres, vous qui demandez chaque jour pourquoi nous n'avons plus d'hommes de génie qui, malgré les éloges mutuels que la compagnie d'assurance contre l'oubli insère journellement dans nos gazettes, gémissiez sur la décadence de la littérature, n'allez plus aux séances académiques pour y

(1) La deuxième livraison de la *Botanique* de J. J. Rousseau, ornée de planches par M<sup>r</sup>. Redouté, vient de paraître. Elle se vend chez Baudouin frères, rue de Vaugirard, n<sup>o</sup>. 36. Prix 15 fr.

(2) Brochure in-8<sup>o</sup>.; à la Librairie Nationale et Étrangère, rue Notre-Dame-des-Victoires, n<sup>o</sup>. 34.

peser nos richesses littéraires; tant d'hommes y quittent leur gloire avec leur fauteuil, tant de savans n'y ont reçu qu'une immortalité viagère! Nous allons avoir des Racine et des Corneille, sans être forcés de traduire Schiller et Shakespeare; nos libraires ne seront plus forcés de réimprimer les anciens chefs-d'œuvre, faute de chefs-d'œuvre nouveaux.

Hommes de bien, ne vous affligez plus sur la corruption des mœurs: elles vont s'épurer, les hommes vont devenir meilleurs, les cours d'assises vont cesser d'être occupées.

Et vous, Mesdames, cessez de vous plaindre de l'impuissance de tous nos cosmétiques à conserver vos charmes et de nos hygiènes à prolonger notre vie; vos attraits vous resteront long-tems et vous allez vivre autant que tous ces hommes fameux dont la longévité vous paraissait une fable.

Vous devez de si grands biens à l'auteur de la Thalysie; M<sup>r</sup>. Gleizès remonte à la source de tous nos maux et il nous donne le secret de leur cure. Nous n'avons jamais eu de génies parfaits, nos mœurs sont corrompues, notre vie est courte, parce que, dérangeant le *système* physique et intellectuel de la nature, nous nous nourrissons de la chair des animaux; renonçons à cet aliment nuisible et nous aurons des génies sublimes, des mœurs excellentes et de longs jours. On voit qu'à l'aide d'un léger sacrifice, nous pouvons arriver à de grands résultats; qui refuserait une félicité achetée à si peu de prix!

M<sup>r</sup>. Gleizès ne fait paraître en ce moment qu'une annonce et un fragment du grand ouvrage dans lequel il se propose de développer son système; ce fragment fait désirer que le livre entier soit publié: on y trouve des morceaux pleins de chaleur et de verve, des passages où brille cette inspiration que l'auteur refuse aux hommes qui se nourrissent de substances animales. M<sup>r</sup>. Gleizès ne manque pas de mettre son système à exécution et sa brochure est un argument en sa faveur. Combien de nos auteurs auraient besoin d'être mis à ce nouveau régime.

V. de G...





## LE MARI A DEUX FEMMES.

VIEILLE CHRONIQUE.

(Suite.)

Heureusement qu'alors les hôpitaux militaires n'étaient point inventés, le pauvre Conrad n'en serait jamais revenu, bien lui prit aussi d'autre part d'avoir reçu l'eau sainte du baptême et d'être par conséquent aussi bon chrétien que possible, car Dieu ne l'abandonna pas. Dieu donc, conduisit précisément en ces lieux la princesse de Damas qui se rendait en caravanne et bien escortée à Mossul, que l'armée des croisés ne devait ni ne pouvait assiéger de long-tems.

Vous vous figurez sans doute notre brave chevalier gissant sur cette maudite route d'Ascalon à Damas.

C'était par ma foi, un fort beau garçon que ce messire Conrad de Glegen.

C'était aussi une fille pleine d'humanité que cette princesse de Damas; et elle s'aperçut que Conrad, inhumainement dépouillé, respirait encore. Elle quitte à l'instant sa monture et de ses propres mains étanche le sang qui coulait à grands flots, elle verse sur la blessure un baume salulaire qu'elle savait composer elle-même. Nos Dames modernes n'ont point de ces connaissances; et j'en sais un bon nombre, qui eussent été bien embarrassées à la place de la princesse de Damas. Conrad est mis sur un chameau, et en la compagnie de la princesse, il arrive à Mossul.

La caravanne avait reçu l'ordre de marcher à petites journées. Conrad était presque guéri.

Il y a quelque chose de si touchant, de si affectueux, je dirai même de si curatif dans les soins d'une femme, et la reconnaissance est une vertu si naturelle. La folie, comme chacun sait, sert de guide à l'amour; mais ce que l'on ignore c'est qu'un jour la folie se plut à égarer l'enfant aveugle, celui-ci se mit à pleurer, la reconnaissance, bonne déesse, en eut pitié, elle lui tendit une main secourable, et depuis lors, m'ont assuré des personnes bien instruites du fait, on les a souvent rencontrés ensemble. Tout cela veut dire qu'une princesse qui nous

aime, mérite bien quelque retour de notre part, surtout quand elle est jeune, belle et compatissante.....

Les amours de la princesse de Damas et de Conrad, ressemblent à tous les amours possibles, c'est-à-dire, qu'ils furent bien heureux, bien discrets, bien prudents.

Ne ferais-je pas mieux de raconter le plus succinctement que faire se pourra, que la princesse brisa les fers du chevalier; qu'ils s'enfuirent ensemble, qu'en fille prévoyante elle emporta un écrin d'une grande valeur, un écrin qui aurait fait tourner la tête à toutes les jeunes femmes de Vienne; je parle de toutes celles.....

La princesse de Damas conduisit elle-même son amant à travers les plus affreux périls, en s'exposant mille fois pour lui, elle le conduisit, dis-je, jusqu'au port de Jappé, et si quelqu'un de ceux qui m'écoutent trouvent sa conduite répréhensible, je leur répondrai que l'amour excuse tout ou doit tout faire excuser.

Conrad, sur le point de retourner dans sa patrie, vers une épouse dont il se rappelait la tendresse et les vertus, commençait à voir la chose plus froidement. Tandis qu'on s'occupait à charger un bâtiment qui les attendait et que la princesse avait fait acheter d'avance, le baron de Glegen se prit à réfléchir.

Son amante, il eut été horrible de la tromper, de l'abandonner. Il n'hésita pas davantage, il s'embarqua, ramenant avec lui la femme dont il avait reçu tant de preuves d'amour et de dévouement.

Vous pensez bien que toute cette aventure n'avait pas été l'ouvrage de quelques jours.

M<sup>me</sup>. de Glegen depuis trois ans pleurait son noble mari, et depuis trois ans, chaque jour de la vie, elle effeuillait la blanche marguerite, consultait l'œuf de la poule noire, ou à l'heure de midi s'occupait à jeter des cailloux au fond du puits, et à compter scrupuleusement le nombre de cercles produits par leur chute. Malgré tous les pronostics favorables, point de nouvelles du baron de Glegen. Un riche paladin du pays de Hesse lui offrit sa main et son cœur, elle le refusa. Excellente femme !

Un jour enfin, elle apprend le retour de son mari, elle vole au-devant de lui; la voilà dans ses bras. Pauvre femme ! Et des



étoffes superbes, et des diamans, et des pierreries de toutes les formes de toutes les couleurs; enfin d'immenses richesses, sont déposées à ses pieds. M<sup>me</sup>. de Glegen, ne veut plus voir que son mari. Cependant elle finit par jeter sur ces trésors un regard satisfait, elle songeait, en elle-même, que parée de ces dons de l'amour, elle serait peut-être plus belle à ses yeux... à ses yeux seuls.... Ah femme!

Minna, ma chère Minna. — Cher Conrad. — Ma sensible, ma généreuse épouse. — Cher baron. — Tu ne l'as pas encore vu le plus précieux du trésor que je possède. — En voici plus qu'il n'en faudrait pour parer dix chatelaines, le trésor que j'envie, c'est ton cœur, ton cœur fidèle. — Minna tu ne l'as pas encore vu, et notre bon chevalier était aussi rouge que l'écharpe brillante qui supportait son glaive. Il avait l'air fort embarrassé.

M<sup>me</sup>. de Glegen aperçoit à l'instant une jeune dame charmante, encore vêtue à la moresque, qui sautant avec grâce à bas d'un superbe palefroi s'avancait vers eux.

Elle comprit presque alors la rougeur de son mari, tourna la tête et de sa main essaya de dérober à sa vue quelques grosses larmes qui vinrent subitement mouiller ses paupières; elle pensa au riche palatin de Hesse, dont elle avait refusé les hommages.

Elle était forte de sa conscience, elle se remit et il se fit un long silence; aucun n'osait lever les yeux, pas même celle qui n'était point coupable. Minna craignait que son regard ne fût un reproche pour Conrad; cette scène muette durerait encore si le chevalier n'y eût mis fin: il prit la main de son amante et tomba aux pieds de sa femme.

Ces richesses, elles te sont destinées; c'est un acte de sa générosité; ton mari, c'est un don de sa main; elle a sauvé ma vie, elle a rompu mes fers; Minna, que lui donneras-tu en échange? elle m'aime, je... tu la vois, c'est à toi de lui offrir une récompense.

M<sup>me</sup>. de Glegen, pâle et immobile, se taisait; on voyait qu'il se passait en elle un grand combat; enfin, se précipitant dans les bras de l'étrangère, cette digne femme s'écria nous sommes à toi, Conrad... et elle ne put en dire davantage. C'était le dernier effort de la vertu, c'était le cri d'une épouse qui par amour sacrifiait son amour même.

La jeune Musulmane ne connaissait pas encore assez nos usages et nos mœurs pour comprendre tout ce que cette exclamation avait de sublime, plus tard elle lui en tint compte.

Le cas était nouveau; l'aventure fit du bruit, on fut obligé d'en référer au pape, qui ne m'a jamais paru à moi une autorité bien compétente en affaire d'amour. Tant il y a toutefois que la princesse de Damas se fit chrétienne, qu'elle épousa Conrad au pied des autels, et que le chef de l'église bénit lui-même cette singulière union. Je ne sais pas si la papesse Jeanne eût décidé la question de la même manière.

On a toujours dit que ces trois personnes n'eurent qu'une même demeure; un même lit, un même tombeau, passe pour deux de ces articles, mais je suis bien tenté de nier le troisième; je connais un peu les femmes et je suis presque certain que Conrad de Glegen eut deux amies, mais une seule femme.

A. D.

## THÉÂTRES.

### SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

NOUS allons encore nous occuper de *Jean-sans-Peur*, non plus sous le rapport littéraire, mais sous celui de la rigoureuse exactitude des costumes. Il est, je crois, dans nos attributions de relever les inconvenances et les anachronismes de ce genre que commettent journellement MM. les acteurs et mesdames les actrices du Second-Théâtre-Français. Qu'ils se persuadent bien que sans cette rigide observation des modes et des costumes du tems, il n'existe au théâtre ni charme, ni magie.

Lafargue est le seul dont le vêtement soit exact. Quant à Isabeau de Bavière, que croit représenter Mlle. Percillée, voici ce que rapportent quelques auteurs, qui nous ont donné sur les mœurs et les habitudes de cette princesse des notions certaines.

Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, portait ordinairement une robe si longue, même par devant, qu'elle était obligée de la relever elle-même; la bordure était d'hermine ainsi que la doublure de son manteau. Deux dames d'honneur, marchant à quelques pas de distance, portaient la



queue. Sa coiffure volumineuse et quelquefois fourchue cachait entièrement ses cheveux et laissait l'oreille découverte, mais quelquefois le chapeau la cachait; la couronne était placée au sommet sur un petit voile flottant par derrière; son col et ses ajustemens étaient couverts de perles et de pierreries.

On la vit par extraordinaire coiffée d'un mortier lorsqu'elle fit son entrée à Paris, l'an 1385; mais excepté dans cette occasion, elle porta toujours des hennins (c'est ainsi que l'on nommait cette coiffure généralement adoptée par les dames de cette époque). Juvénal des Ursins dit en parlant d'Isabeau et des femmes de la cour: « Que les dames et demoiselles menaient grands et excessifs états et cornes merveilleuses, hautes et larges, et avaient de chacun côté au lieu de bourses deux oreilles si larges, que quand elles voulaient passer par l'huis d'une chambre, il fallait qu'elles se tournassent de côté et se baissassent, ou elles n'auraient pu passer ». Plusieurs dames de ce tems portaient le surcot, d'autres mettaient simplement une robe juste à la taille, à manches tantôt amples et très-longues, et tantôt justes au bras; le bas de leur fichu passait sous la ceinture, qui quelquefois était très-large.

Eric-Bernard, qui remplit le rôle du duc d'Orléans, porte une tunique courte. Cependant ce prince était représenté aux Célestins de Paris vêtu d'une robe à grandes manches fermée par devant et descendant jusqu'à terre; il portait en outre une épitoge d'hermine bordée tout autour de petits glands. Sa couronne était ornée de fleurons. Il était rasé et avait les cheveux courts.

Voyons M<sup>r</sup>. Joanny, qui s'appelle Jean-sans-Peur, et qui seul au milieu d'une cour brillante a l'air d'avoir peur, car seul il porte et casque et cuirasse. Personne n'a le droit de l'en empêcher... que le bon sens peut-être: eh bien! soit, qu'il paraisse armé, mais au moins qu'il se revête des armures du tems et qu'il ne ressemble pas à un cuirassier du premier régiment de la garde.

A. B.

*MM. les Souscripteurs, dont l'abonnement expire le 30 de ce mois, sont priés de le renouveler s'ils ne veulent éprouver du retard dans l'envoi du journal.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.



